

# LES TROIS ÉTOILES DE SAINT NICOLAS

Pierre  
STOLZE



T&G

**ARMADA**  
omnibus



# **LES TROIS ÉTOILES DE SAINT NICOLAS**

Marilyn Monroe et les samourais du Père Noël

Greta Garbo et les crocodiles du Père Fouettard

Brigitte Bardot et les bretelles du Père Éternel

Du même auteur :

*Le Serpent d'éternité (1979)*

*Kamtchatka (1980)*

*Cent mille images (1990)*

*Intrusions (1990)*

*Marilyn Monroe et les samouraïs du père Noël (1986)*

*Greta Garbo et les crocodiles du Père Fouettard (1996)*

*Marlène Dietrich et les Bretelles du Père Eternel (2002)*

*Theophano 960 (1995)*

*La Maison Usher ne chutera pas (1996)*

*Isidore et le premier empereur (2002)*

*Isidore et la pharaonne (2003)*

*Isidore et le serpent à plumes (2005)*

*Les Métamorphoses du Vorax (2004)*

*Marilyn Monroe, la Star Absolue (2006)*

*Georges, Simone et Salomon: Histoire d'un Réseau de Résistance (2009)*

Chez le même éditeur :

Comme un cadavre...

Volontaire désigné



**Retrouvez nous sur internet**

[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Pierre STOLZE

LES TROIS ÉTOILES  
DE SAINT NICOLAS



En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Pierre STOLZE & Éditions *ARMADA* 2013  
Couverture & illustrations intérieures : Jeam Tag

ISBN : 979-10-90931-37-4

# SOMMAIRE

<b>Première étoile : Marilyn Monroe et les samouraïs du Père Noël .....</b>	<b>9</b>
<b>Deuxième étoile : Greta Garbo et les crocodiles du Père Fouettard.....</b>	<b>271</b>
<b>Troisième étoile : Brigitte Bardot et les bretelles du Père éternel .....</b>	<b>483</b>
<b>Postface : Genèse d'une trilogie .....</b>	<b>711</b>









PREMIÈRE ÉTOILE :

**Marilyn Monroe  
et les samourais du Père Noël**



# SOMMAIRE

1. Écho .....	15
2. Colombine – Bagatelle – Palais Walburgis .....	51
3. Tsonpoe .....	93
4. Bagatelle .....	121
5. Koutcha-Désespérance .....	129
6. Pompéi des Sables .....	183
7. La tanière du Père Noël .....	247
Épilogue et envoi .....	265



# 1. ÉCHO

**I**L S'ÉTAIT ÉPUISE À ESCALADER une succession de dunes parallèles. Parvenu à la crête d'une nouvelle vague immobile, il se retourna, pesta sourdement.

Il ne voyait plus le vaisseau spatial : la succession des chaînes sableuses dérobaït totalement *Le Surcouf*. Et pourtant, ce dernier ne ressemblait en rien à une navette de poche.

Gandalf ne s'affola pas. Il retrouverait sans peine ses compagnons en suivant ses propres traces, si nettes au flanc des dunes. À moins que ne se levât une nouvelle tempête...

Gandalf se félicitait de cette excursion incendiée : un désir irréprensible l'avait poussé à fausser momentanément compagnie à l'équipage du *Surcouf* et à s'en aller ainsi, droit devant, nulle part, sous un soleil de plomb.

« *Seul ! se disait le jeune homme. Je suis seul peut-être pour la première fois de ma vie.* »

Une sueur âcre ruisselait sur ses membres, poissait ses sourcils, brûlait ses yeux et ses lèvres. Gandalf avait retiré sa tunique pour s'en couvrir la tête.

De tous côtés, aussi loin que le regard pouvait porter, l'horizon du désert gondolait dans la fournaise universelle. Le panorama se parait de couleurs magnifiées, du crème miroitant jusqu'au brun sombre en passant par des camaïeux d'ocre et de fauve.

Gandalf se demandait s'il ne devait pas finalement rebrousser chemin, quand il aperçut, un peu sur sa droite, au-delà de plusieurs crêtes chauffées à blanc, un semblant de végétation rabougrie. Des broussailles ? De son bras, il essuya ses sourcils gluants, plissa les yeux.

Pas de doute : des arbustes à demi calcinés rampaient et s'accrochaient sur la ligne ondoyante de dunes apparemment plus élevées que les autres. Apparemment, car pouvait-on être sûr de quoi que ce fût dans un tel flamboïement ?

Gandalf tenta d'évaluer la distance. En vain. Les repères manquaient. Allait-il poursuivre sa folle randonnée dans le désert infernal d'une planète oubliée ? Il hésita à reprendre sa progression, se décida enfin. Il dégringola une dune et, sous ses pieds, se déployèrent de longues écharpes de poussière hyaline. Il entreprit une nouvelle et harassante escalade au terme de laquelle il chercha à s'orienter une seconde fois. Ses yeux s'égarèrent sur le moutonnement infini de l'erg accablé mais ne retrouvèrent point les signes d'une quelconque végétation.

Une croupe plus renflée que les autres occultait peut-être les broussailles aperçues tantôt. Gandalf se dirigea donc au jugé, se laissa glisser le long d'une pente raide, puis épousseta son pantalon chargé de sable avant d'entreprendre courageusement l'ascension suivante. Sa langue inerte restait collée à son palais desséché. Ses poumons dilatés se consumaient des brûlures inspirées goulûment. Un pied dérapa. Gandalf s'étala de tout son long et son corps glissa lentement, inexorablement, dans un interminable éboulement empanaché de tourbillons ocre et piquants. Quand le jeune homme se fut enfin arrêté et relevé au cœur d'un maelstrom pulvérulent de grains endiablés, la rage le fit trembler et grincer des dents. Le sable se moquait, la dune le narguait. Il repartit à l'assaut de la colline traîtresse, échappa de justesse à plusieurs glissements de terrain, se jeta enfin à plat ventre sur la crête conquise avec un coassement de triomphe.

Sur le visage de Gandalf, sur ses bras, dans son cou, de lourds paquets de sable s'agglutinaient dans des flaques de sueur. Il eut beau scruter, tourner le cou dans tous les sens, point de broussailles, ni à droite ni à gauche, sur aucune des crêtes mouvantes. Gandalf avait-il rêvé des traces de végétation ? Un mirage s'était-il joué de lui ? Le jeune homme était persuadé du contraire. Il avait vu. Il n'avait pas eu la berlue. Mais devait-il s'obstiner ? Et pourquoi ? S'il atteignait son but dérisoire, rares épineux calcinés ou pauvres sarments noircis, qu'aurait-il gagné de plus ?

Pourtant, au pied de la dune, les rochers qui s'alignaient sagement paraissaient bien réels. Quelques-uns même dispensaient une ombre certaine, quoique chiche et parcimonieuse. Gandalf décida de s'y reposer. Plus tard, il rebrousserait chemin, regagnerait le lieu de l'atterrissage, retrouverait les plaisanteries obscènes de l'équipage, le rire gras et les colères tonitruantes du capitaine Kardak.

Quand il eut atteint, après une longue glissade sur les fesses, l'ombre avare d'un bloc aux formes torturées, il se sentit brutalement fourbu. Totalement exténué. Le dos appuyé au roc brûlant, la tête renversée, la bouche grande ouverte, il guettait comme un miracle une brise impossible. Il attendrait le temps nécessaire avant de repartir sur ses propres traces. Il regrettait amèrement de n'avoir pas emporté de quoi boire.

Devant lui s'allongeait une théorie sinueuse de blocs erratiques, certains à demi enfouis au pied des dunes ocre. Au fond de ce vallon mort, le sable dur se mêlait à une rocaille bleutée, à des cailloux ou des galets aux érosions curieuses. « *Un reg s'étend sans doute plus loin*, songea le jeune homme. *Et en voici les prémices.* »

Il décida d'attendre que le gros de la chaleur plombée fût passé, que les ombres s'allongeassent entre les blocs chavirés ou bousculés, qu'une première fraîcheur circulât au fond du vallon oublié. Il avait le temps. Tout son temps. Il réfléchit. Récapitula.



L'équipage s'inquiéterait-il de sa longue absence ? Peut-être. En tout cas pas les techniciens : ils avaient trop de travail pour se laisser distraire. Le vaisseau nécessitait des réparations difficiles et une révision urgente. Gandalf se remémorait avec terreur les cauchemars de l'hyperespace qui avaient assailli tous les membres du vaisseau en perdition. Comment s'appelait donc cette planète sur laquelle ils avaient échoué ? Le capitaine Kardak le savait, sans conteste. Les mémoires des ordinateurs de bord avaient dû lui fournir la réponse. Le capitaine avait dû s'en ouvrir à son second. Mais Kardak priait fort le mystère et la discrétion. Il n'avait pas cru bon de révéler quoi que ce fût au reste de l'équipage et à son unique passager. Passager ? Le prince Gandalf s'avérait plutôt un otage de choix, une formidable monnaie d'échange. Combien de temps le jeune homme serait-il obligé de vivre en compagnie des proscrits du *Surcouf* ? Oui, proscrits, pirates, contrebandiers, gens de « sac et de corde », selon une antique formule.

Gandalf n'avait point choisi : au milieu d'une telle racaille, il avait trouvé le seul refuge à peu près sûr. Et le vaisseau désemparé avait plongé vers cette planète, avait repéré un désert gigantesque enfermé entre des montagnes formidables. Pour mieux se soustraire aux regards indiscrets, il s'était englouti au cœur d'un simoun, d'une tempête de sable. Folie !

Un mouvement furtif attira brusquement l'attention du jeune homme. Là-bas, au bord de son champ de vision, une forme s'était glissée, rapide et comme soyeuse. Gandalf avait-il rêvé ce fantôme dérobé, de la même façon qu'il avait cru entrevoir une improbable végétation à l'horizon de l'erg ?

Alors qu'il allait se relever, il perçut nettement un froissement d'étoffe, et le discret bruissement d'un pas léger.

Incontestablement, quelqu'un approchait, sinuant entre les rocs. Quelqu'un qui se serait également perdu dans cet enfer ? Un membre de l'équipage parti à la recherche de l'otage ? Qui d'autre sinon ?

Gandalf était incapable d'esquisser le moindre geste, attendant jusqu'à l'impossible. Alors elle apparut, contournant un énorme roc aux formes convulsionnées, à une vingtaine de mètres à peine du jeune homme toujours assis, jambes allongées.

Une robe somptueuse, aux coloris chatoyants et aux motifs raffinés, fleurs et oiseaux exotiques, épousait parfaitement les formes délicates de la créature merveilleuse. Une ceinture large et moirée ceignait ses hanches encore étroites. Un cruchon pendait à son bras droit, tandis que l'autre main relevait le devant de l'habit de gala.

Une femme ? Non. Une jeune fille ? Pas encore.

La petite approchait en souriant et ses socques de bois soulevaient une fine brume virevoltante. Sa chevelure au chignon compliqué était retenue par des peignes d'écaïlle incrustés de pierreries. Quand elle fut arrivée tout

près de l'homme égaré et fiévreux, elle déposa son cruchon, effectua une gracieuse révérence et déclara :

— Tu dois avoir soif, monsieur.

Tout simplement.

La gorge sèche de Gandalf ne put proférer aucun son.

La petite fille reprit sa gargoulette, la tendit en souriant, avertit :

— Il ne faut pas boire trop vite, monsieur. Sinon, tu attraperas du mal.

De ses deux mains tremblantes, Gandalf se saisit de la gargoulette, enfouit la tétine de terre cuite entre ses lèvres craquelées, but goulûment, manqua de s'étouffer.

— Pas si vite ! Pas si vite ! s'écria la petite fille. (Déjà elle reprenait l'alcarazas, le déposait à l'ombre du rocher.) Tu vas te rendre malade, à boire comme ça. Et puis tu vomiras tout.

Elle s'assit précautionneusement sur une pierre plate. Sa robe étroitement serrée gênait considérablement ses mouvements. Elle entoura ses genoux de ses bras menus et les manches immensément larges caressèrent le sol de sable dur, folâtrèrent au milieu d'infimes tourbillons aux grains diaphanes.

Elle demanda :

— Tu viens du ciel ?

Gandalf cherchait désespérément à réaliser. Il parvint enfin à murmurer :

— Oui, je viens du ciel.

De la petite fille émanait une fraîcheur pimpante et ingénue. Ni sa peau laiteuse ni la rondeur de ses joues piquetées de minuscules taches de rousseur ne souffraient de la touffeur gluante, de l'air incendié, de la formidable réverbération d'un soleil colérique.

— Tu t'appelles comment, monsieur ?

— Gandalf. Et toi ?

— Marie-Rose. Et ton navire des étoiles, il se nomme comment ?

— *Le Surcouf*.

Le jeune homme offrait un contraste saisissant avec la petite fille. Pourtant, son souffle rauque, sa voix de rogomme, les sillons poisseux qui maculaient son visage et son torse n'incommodaient guère la mignonne en robe d'apparat. Gandalf posa enfin la question :

— D'où viens-tu, Marie-Rose ?

Elle répondit sans hésiter :

— De la ville, bien sûr.

— De quelle ville ?

— De la ville du désert. La seule. Tu ne la connais pas, forcément, puisque personne, jamais, n'y vient.

— Elle est loin, cette ville ?

— Non, tout près. Il faut suivre cette petite vallée entre les dunes, puis une autre et encore une autre. Sans se perdre. Alors on arrive aux premières colonnes, aux premiers murs. Ensuite c'est la ville et derrière la ville, le pays des pierres et des cailloux.

Gandalf reprit le cruchon et cette fois but lentement, savourant chaque gorgée d'eau fraîche et savoureuse. Il s'aspergea le visage, et des rigoles ruisselèrent sur son torse souillé.

— Il y a donc un puits dans ta ville ? Un puits qui fournirait une onde non pas saumâtre, mais au contraire délicieuse ?

— Non, pas un. Plusieurs. Trois, je crois, ou quatre. Et des citernes et des bains.

— Tu veux me conduire chez toi ?

Le visage de la petite fille se rembrunit en une mine déconfite, se ferma, de fines rides sinuèrent sur son front enfantin.

— Je ne peux pas. Je me ferais gronder.

— Pourquoi ?

— Parce que les grandes personnes n'ont pas le droit de venir dans la ville. Jamais.

Gandalf se releva péniblement, s'appuyant à l'énorme rocher. Il délia ses membres ankylosés mais se sentait toujours aussi harassé. Il redoutait le difficile trajet qui le ramènerait au vaisseau. Retourner sur ses pas, escalader de nouveau ces dunes traîtresses, risquer de se perdre à tout jamais dans cet univers mort ? Il éclata de rire. Revenir au *Surcouf*, maintenant, alors qu'il venait de faire une telle rencontre ? Toujours assise sur sa pierre, la petite fille considérait le jeune homme, dubitative, avec un air qui signifiait : « Vraiment, les grandes personnes ne sont pas conséquentes. »

Gandalf s'installa à croupetons, faisant craquer ses genoux. Il était redevenu sérieux. Depuis l'apparition de l'enfant, il avait nagé au milieu d'un rêve embaumé et souriant, un mirage rafraîchissant que le vent du désert ne tarderait pas à dissiper. Désormais il revenait à la réalité, même si cette dernière confinait à l'incroyable : une gamine de sept ou huit ans, habillée comme une princesse, qui apportait à boire à un malheureux égaré dans le désert... ? Une multitude de questions se bousculaient dans la tête du jeune homme. Il voulait savoir et il se doutait que toutes les réponses qu'apporterait la petite fille seraient lourdes de conséquences ; pour lui-même, bien sûr, mais également pour l'équipage du *Surcouf*, si ce dernier apprenait quelque chose, et aussi, très certainement, pour... Il chassa aussitôt de telles pensées, secoua la tête, expulsant de sa chevelure une dégringolade de grains étincelants.

Il se sentait intimidé et craignait de buter l'enfant. Toujours accroupi, le jeune homme tâta et caressa l'étoffe de l'habit somptueux. Amusée, l'enfant observait les doigts sous lesquels roulait le brocart ruisselant de lumière.

— Tu as une bien jolie robe, Marie-Rose. Qui te l'a confectionnée ?

— D'abord, c'est pas une robe, c'est un kimono.

— Un kimo... ?

— C'est comme cela que ça s'appelle. Et la ceinture, c'est pas une vraie ceinture, c'est une obi.

— Ah bon. Et qui t'a offert un habit si magnifique ?

— Mon frère Tobi.

— Tu as beaucoup de frères ?

— Oh, vingt peut-être. Et encore plus de sœurs. Enfin, je ne sais pas exactement. Je n'arrive pas encore à bien compter.

— Et tes parents habitent dans la ville, avec vous tous ?

La petite fille se renfroigna :

— Tu ne fais pas attention à ce que je raconte. J'ai déjà dit qu'il n'y a pas de grandes personnes dans la ville.

— Aucune ? N'y vivent que des enfants ?

— Que mes frères et sœurs : Tobi, Lila, Théo et Gaspard, et puis Thérèse et Ida, et encore Luc et Johnny, et...

— D'accord, d'accord.

Gandalf avait évité d'interrompre la petite fille avec trop de brutalité. Il tenta son sourire le plus accommodant, à défaut du plus sincère :

— Et vous vivez de quoi ?

Elle fronça les sourcils. Visiblement, elle ne comprenait pas la question.

— Vous vous nourrissez comment ?

Elle réfléchit et se lança dans une studieuse et laborieuse énumération :

— Ben, on mange des fruits... des ragoûts et des légumes, de la viande, et... des œufs, et... des gâteaux, du riz, et... un tas d'autres choses. Tu ne manges pas ça, toi ?

— Si, si, évidemment, comme tout le monde.

Il s'était assis de nouveau, s'efforçant de ne montrer nul désappointement.

« *Patience ! Patience !* » se soufflait-il à lui-même.

— Qui te disputerait, si tu m'amenaient jusqu'à la ville ?

— Mes frères et sœurs. Surtout Tobi, qui a un an de plus que moi.

Gandalf se gratta le menton, perplexe, se disant : « *Je ne m'en sortirai pas comme ça ! Je tourne en rond, et elle ne le fait même pas exprès !* »

— Tu veux savoir beaucoup de choses encore, monsieur ? Parce que moi, il faut que je reprenne ma gargoulette et que je rentre, sinon, on va s'inquiéter.

Lui dire simplement : « Merci pour ton eau et au revoir », puis la suivre discrètement jusqu'à la ville, si tant est qu'il y eût une ville ? Stupide !

— Comment as-tu deviné que je me trouvais ici ?

— Hier, Théo a senti le vaisseau qui descendait du ciel au milieu de la tempête. Et moi, j'avais envie de voir. Au début de l'après-midi, quand le

vent s'est arrêté de souffler, je me suis faufilée avec ma gargoulette par la porte Marine, sans me faire remarquer ; je suis montée sur une colline et je t'ai vu qui approchais ; tu étais encore loin ; tu zigzaguais, mais je savais bien que tu te reposerais ici et que tu aurais soif.

— Oui, j'avais soif et ton eau m'a redonné des forces.

— Pourtant, les adultes ne boivent pas souvent de l'eau.

— Ah ? Et que boivent-ils habituellement ?

Elle haussa les épaules, les fils d'or et d'argent du brocart somptueux étincelèrent, chavirèrent dans la lumière crue.

— Du vin et de la bière, pardi ! Mais les enfants n'ont pas le droit de boire cela. Ça leur ferait du mal, paraît-il. Tu aurais préféré du vin, toi ?

— J'aime bien le vin. Mais sous le soleil, dans le désert, mieux vaut de l'eau. Tu as très bien fait de m'en apporter et je te remercie de tout mon cœur.

Gandalf se pencha, saisit aussi délicatement que possible la petite fille par ses frêles épaules et déposa sur sa joue rebondie le plus affectueux et le plus sonore des baisers.

Le visage enfantin s'éclaira aussitôt.

— Tu es gentil, monsieur.

— Tu sais, je m'appelle Gandalf. Je te l'ai dit.

— Tu es gentil, Gan... dalf.

— Toi aussi, tu es gentille. Et mignonne comme un cœur.

Elle réfléchit intensément, visage délicieusement torturé. Se décida et son sourire angélique réapparut :

— Écoute ; je veux bien te conduire jusqu'au bord de la ville. Mais faudra te cacher. Ne pas te montrer. Tu regarderas de loin.

— Aucun de tes frères, aucune de tes sœurs ne me remarquera, rétorqua précipitamment le jeune homme.

— Je ne pensais pas à mes frères et sœurs. Je pensais à Ceux-qui-Servent.

— Ceux-qui... ?

— Ceux-qui-Servent.

— De qui s'agit-il ?

— Oh, rassure-toi, ils ne sont pas si méchants qu'on le prétend. Mais ils surveillent la ville et, c'est vrai, n'aiment pas les étrangers.

— Ce sont des hommes ?

Elle pouffa de rire :

— Bien sûr ! Pas des fantômes ou des bestioles ! Oui, quand on les voit, on dirait des adultes, mais ils ne sont pas réellement des adultes. D'abord, ils sont plus petits, et puis ils ne parlent pas comme tout le monde. À part un ou deux. Et ils portent de drôles d'habits. Avec les enfants, ils se montrent toujours très gais et très gentils. Comme toi.

« *Ceux-qui-Servent, Ceux-qui-Servent*, songeait Gandalf. *La clé du mystère, incontestablement. Car quoi ! Des enfants vivant seuls au milieu d'un désert ? Situation trop farfelue, trop incroyable ! Cependant, des adultes qui ne sont pas des adultes, qui aiment les enfants et qui détestent les étrangers, voilà qui n'éclaircit pas vraiment cette histoire. »*

La petite fille poursuivait :

— Si tu te caches soigneusement, si tu es sage, je t'apporterai un cadeau.

— Quel cadeau ?

— Tu verras. Ce sera une surprise. Et même, je t'offrirai plusieurs cadeaux si je peux en transporter plus qu'un seul. Mais promets d'abord que tu ne te montreras pas. À personne.

— Je te le promets.

— Alors ça va.

Elle se leva, un peu rigide et gauche dans son kimono étroit. Debout, elle resplendissait, irréelle et superbe comme une œuvre d'art, porcelaine fine sertie dans un brocart précieux. Et l'implacable ardeur du soleil n'altérait en rien le grain de sa peau ou le sourire limpide de son charmant minois. Gandalf lui rendit son cruchon.

— Tu peux me suivre. Mais de loin. Et en te cachant derrière les rochers. Quand je te ferai un petit signe de la main, tu graviras la dune. Tu te camoufleras dans les buissons du sommet. Tu as bien compris ?

— J'ai parfaitement saisi la manœuvre.

— Maintenant, il faut que je me sauve. Reste bien derrière. À tout à l'heure.

Comme au début de la rencontre, elle s'inclina en une révérence gracieuse, se détourna et s'en alla entre les blocs erratiques à petits pas menus, et sous ses talons nus, les socques de bois claquaient délicieusement.

Gandalf attendit un instant, puis quitta l'ombre de son rocher. Longtemps, il louvoya entre les pierres géantes du vallon, glissant furtivement de l'une à l'autre, évitant de perdre de vue la frêle silhouette qui cheminait devant. De temps en temps, le jeune homme levait les yeux vers la crête des dunes, guettant avec angoisse l'apparition de ces êtres mystérieux que la petite avait nommés « *Ceux-qui-Servent* ». Mais aucun ne daigna se montrer.

Une flore chétive, noircie, croissait désormais entre les pierres et le sable. Plus loin, sur les pentes des dunes, s'agrippaient, tenaces, des buissons d'épineux ou des arbustes rabougris, accablés.

La fillette bifurqua soudain, s'engagea dans un vallon adjacent et étroit qu'elle suivit sur quelques dizaines de mètres, changea encore de direction et contourna plusieurs monticules à demi arasés par le vent.

Gandalf s'arrêtait, repartait rapidement, en petites foulées, s'arrêtait encore derrière un rocher ou un taillis d'épines acérées, mais ne quittait jamais des yeux le balancement régulier et fragile du bassin infantin.

Le long d'une dernière et formidable dune, Marie-Rose ralentit son allure pourtant peu rapide, leva sa main libre, fit mine de gratter l'arête de son nez retroussé, et son bras, en retombant lentement, indiqua clairement au jeune homme que, désormais, il ne devait pas s'avancer plus loin.

Là-haut, sur le sommet gigantesque, jaillissait une végétation abondante, propice pour un observateur discret. Marie-Rose poursuivit, sans se retourner, son trotinement de fillette sage. Alors, sans hésiter, Gandalf s'élança. En petites foulées saccadées, il gravit la pente raide mais solide qui ne s'effrita jamais sous ses pas. Le sable dur l'aveugla pendant toute son ascension et le jeune homme essoufflé s'égratigna aux piquants des premiers buissons proches du sommet. Il s'écroula en geignant. La soif de nouveau le torturait, bloquant sa gorge, empâtant sa langue. Il acheva son escalade en rampant, se glissant sous des arbustes surchauffés, entre des troncs minces et contorsionnés. Des racines rugueuses écorchèrent son ventre, zébrèrent ses bras. Enfin, Gandalf se coula sur une longue pierre brûlante, écarta quelques branches sèches et vit.

Il en demeura bouche bée, suffoqué par l'ampleur des ruines.

Car il s'agissait bien de ruines : sous ses yeux, s'étendait une ville antique, dont les rues au quadrillage régulier délimitaient soigneusement chaque quartier, chaque temple ou chaque villa importante.

La cité dessinait un quadrilatère irrégulier d'environ mille cinq cents mètres de long sur mille mètres dans sa plus grande largeur. Des murailles énormes l'enserraient, percées parfois de portes monumentales. Curieusement, d'autres remparts avaient été bâtis à l'intérieur même de la ville. Dans le fouillis des constructions, se distinguaient aisément théâtres, monuments publics, places couvertes, bâtiments administratifs, quartiers officiels ou résidentiels.

Tout près du poste d'observation où Gandalf écarquillait des yeux hallucinés, l'enceinte de la ville s'ouvrait en une monstrueuse gueule d'ombre, d'où s'échappait une large avenue pavée. Bien vite, cette dernière se perdait, s'enfouissait dans les premières dunes. Et de chaque côté de cette avenue, s'échelonnaient de superbes villas, avec colonnades, balcons, péristyles, fragments de jardins suspendus. Fragments, restes, débris, éclats... c'était une ville morte qui se déployait ainsi, abandonnée et par trop craquelée. Seule la continuité des fortifications ne se brisait jamais en éboulis ou en béances effondrées. Le toit de la plupart des villas s'était écroulé. Sous le ciel enflammé, des colonnes se dressaient, doigts dérisoires, sans supporter le moindre entablement, le plus minable des chapiteaux. Des coupoles se crevaient de noires échancrures, des crevasses sillonnaient les gradins d'un vaste amphithéâtre, des lézardes découpaient les façades de boutiques aux auvents envolés.

Une végétation folle s'oubliait sur les balcons, serpentait au milieu des rues, reliait les péristyles, noyait les entrées des demeures. Quelques palmiers

surplombaient les jardins poussièreux, des acacias jaillissaient entre les dalles disjointes des placettes, des saxifrages avaient percé jusqu'au marbre le plus dur. Car le miroitement aveuglant des colonnes, des placages, des statues sans tête ou sans bras ne pouvait être que le miroitement du marbre. Ou de l'onyx. Ou du porphyre. Et le sable n'avait su encore recouvrir totalement cette cité oubliée. Bien sûr, il s'agglutinait contre les remparts, se répandait sournoisement à l'angle des squares, se glissait subrepticement en langues serpentines sur les terrasses et les carrefours.

Le sable avalerait-il un jour toute la cité ?

Gandalf gémit, se retourna sur le dos et son regard se perdit dans l'azur ricanant.

Trop, C'était trop !

D'abord un vaisseau de pirates, une planète inconnue et une tempête d'apocalypse. Puis une fillette pimpante qui offrait à boire au fond d'un désert implacable, papotait sur une race bizarre appelée « Ceux-qui-Servent », promettait des cadeaux et jouait les guides souriants entre des dunes titanesques. Enfin, une cité oubliée, dressant ses colonnes tronquées, ses temples aux tympans érodés, ses portiques sans entablement. Une cité peuplée d'enfants.

D'enfants !

Gandalf réagit tout aussitôt, se retrouva sur le ventre, scruta de nouveau entre les branches épineuses.

Le plus fort de la chaleur n'était pas encore passé. Les hypothétiques habitants de la cité devaient se terrer à l'abri de murs épais, ou au fond des caves ayant conservé un minimum de fraîcheur. La fillette avait parlé de puits, de bains et de citernes. Selon l'ordonnance classique des villes anciennes, les thermes s'étendaient le long de la place centrale. Cette place, Gandalf la distinguait parfaitement. Elle seule ne paraissait pas atteinte par la lèpre grumeleuse des écroulements, le cancer des dégradations rongeantes. Elle mesurait plus de cent cinquante mètres de long sur quarante de large, s'entourait d'une galerie continue masquant en partie la façade d'édifices grandioses. L'un de ces bâtiments, sans nul doute, devait renfermer les bains.

Une ombre glissa entre les colonnades, puis une deuxième, une troisième. Les silhouettes circulaient à l'ombre de la galerie, évitant l'éclaboussement aveuglant qui jaillissait de la place centrale au dallage de marbre.

Sur sa butte, Gandalf plissa les yeux, mais il ne parvenait pas à discerner s'il s'agissait d'enfants ou d'adultes. Les silhouettes mouvantes disparurent, sans doute avalées par l'un des bâtiments. Un hennissement retentit, lointain, suivi presque aussitôt par un second. Si Gandalf ne put déterminer la provenance de ces hennissements, il venait d'apprendre que la ville comportait des écuries et des chevaux, ce que Marie-Rose ne lui avait pas révélé. Mais à quoi bon des chevaux dans une cité à demi abandonnée en plein désert ?



Gandalf n'imaginait pas des bambins chevauchant de fières montures. À moins que les cauales ne fussent destinées aux énigmatiques « Ceux-qui-Servent ».

De toute façon, le jeune homme en avait assez vu. Allait-il attendre le retour de la fillette ? Viendrait-elle seulement le rejoindre au sommet de la butte ? Elle avait promis. Et aussi qu'elle apporterait un ou plusieurs cadeaux. Échapperait-elle de nouveau à la surveillance de ses « frères » et « sœurs » ou à celle de « Ceux-qui-Servent » ?

Depuis combien de temps Gandalf avait-il quitté le vaisseau spatial ? Trois heures ? Plus encore ? Impossible de le déterminer. Tôt ou tard, le jeune homme serait bien obligé de regagner le vaisseau et son sinistre équipage. Devrait-il révéler ce qu'il avait vu, raconter son incroyable rencontre ou au contraire devrait-il cacher la proximité d'une ville en ruines et l'existence des enfants du désert ?

Gandalf le devinait déjà : il mentirait, inventerait ; oui, il s'était égaré dans le désert, il avait attendu la fin de la grosse chaleur à l'ombre d'un rocher providentiel, était reparti à la tombée du soir. On ne l'y reprendrait plus à s'aventurer seul dans un univers hostile et incendié.

Une pénible prémonition tenaillait le ventre du jeune homme : si Kardak et ses sbires découvraient la cité, en résulterait une épouvantable catastrophe. Surgiraient alors « Ceux-qui-Servent ». Et Gandalf n'éprouvait nulle envie de se retrouver nez à nez avec des adultes qui n'en étaient pas vraiment, des êtres aimant les enfants mais détestant les grandes personnes.

En dépit de la soif qui le torturait, Gandalf s'assoupit. Il rêva d'une fillette en robe somptueuse offrant à deux mains un cruchon d'eau vive.

— Tu dors, monsieur ?

Il se réveilla en sursaut, son cœur battant la chamade, une terrible céphalée emprisonnant son crâne.

Marie-Rose, toujours habillée du même kimono fastueux, se tenait, inquiète, près du fourré sous lequel Gandalf s'était endormi. Devant elle, elle avait déposé un panier d'osier.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, monsieur Gandalf.

Le jeune homme s'extirpa de sous le fouillis des branches, glissa jusqu'aux pieds de la fillette.

— Je te remercie d'être venue me voir une seconde fois.

— Tu dormais ?

— Oui.

Elle se pencha, saisit l'anse de son panier et tendit son fardeau.

— Regarde ce que je t'ai apporté, jubila-t-elle.

Il avait déjà aperçu les deux goulots de bouteilles qui dépassaient de la bordure tressée.

— Je garderai le panier. J'en aurai encore besoin.

Gandalf attrapa un vin blanc et un vin rouge. Soupesa les bouteilles. Entreprit d'en déchiffrer les étiquettes.

— Tu liras plus tard, monsieur Gandalf. Quand tu auras retrouvé ton navire des étoiles.

Le soir tombait. Le mouvement des dunes virait au rose. Le pays des pierres exhalait déjà la chaleur accumulée durant la journée et l'horizon vibrail aux cuivres du couchant.

— Je ne puis tarder, monsieur. Tobî, mon frère, m'a posé des questions sur mon absence de cet après-midi. Il m'a traitée de folle quand je lui ai dit que j'étais allée me promener en plein soleil. S'il se rend compte que j'ai encore disparu ce soir, il va vraiment se douter de quelque chose.

Gandalf s'était relevé. L'obscurité naissante et les buissons d'épineux le cachaient aux regards des éventuels guetteurs de la cité.

— N'oublie pas le tire-bouchon, monsieur. (Elle le lui tendit.) C'est nécessaire pour boire le vin. J'espère que tu le trouveras bon. Quand je serai grande, moi aussi, j'en goûterai.

Il allait prendre congé de la mignonne, mais elle saisit encore un dernier objet au fond de son panier.

— Je t'ai apporté ceci, en plus.

Il déposa précautionneusement les bouteilles contre des pierres qui les empêcheraient de rouler, et Marie-Rose déposa dans ses mains ouvertes une plaque étincelante. Il écarquilla de grands yeux, s'exclama :

— Magnifique !

— Ça s'appelle un pectoral et ça se porte sur la poitrine. Tu te procureras bien une chaîne pour accrocher la plaque, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, bien sûr.

Le pectoral, quoique de facture archaïque, n'avait pourtant point subi les injures du temps. Son état de conservation stupéfiait. Il représentait un aigle à deux couleurs, aux ailes largement déployées, sous lequel sinuait un serpent à la tête dressée. La pièce d'orfèvrerie mariait le jasper et la cornaline, l'ivoire et la turquoise, l'or et l'argent. Dans la pénombre, le pectoral brillait de mille feux entrecroisés. Gandalf demeurait suffoqué par la perfection et la minutie apportées à un tel bijou. Quelques caractères sibyllins étaient gravés entre les ailes déployées du rapace, ce qui augmentait le mystère émanant de l'extraordinaire joyau.

Gandalf bégaya enfin :

— Tu es sûre que nul ne remarquera l'absence de ce... pectoral ?

— Non, non, sois tranquille. Personne ne s'apercevra qu'il manque un bijou, deux bouteilles et un tire-bouchon. (L'obscurité noyait déjà le fond du vallon.) Il me faut filer maintenant. Tu sauras retrouver ton chemin ?

— Ne t'inquiète pas pour ça !

Il embrassa la fillette sur les deux joues et Marie-Rose lui rendit ses baisers.

— Adieu, petite fille, porte-toi bien et merci pour tout.

— Adieu, monsieur, répondit-elle d'une voix étranglée.

Le pectoral pesant au fond de l'ample poche de son pantalon, le tire-bouchon passé dans sa ceinture, Gandalf dévala la pente abrupte, serrant contre lui les deux bouteilles. Il se retourna une seule fois : en haut de la dune, toute droite et frêle dans son kimono qui se détachait, flamme claire sur le fond obscur des taillis, le panier d'osier cachant en partie le bas du tissu somptueux, Marie-Rose observait, immobile, la fuite de son compagnon d'un après-midi.

Gandalf n'éprouva aucune peine à retrouver son chemin jusqu'au rocher sous lequel il s'était abattu, épuisé, quelques heures auparavant. Il s'y arrêta un instant, appréhendant la série d'escalades qu'il devrait entreprendre avant de rejoindre *Le Surcouf*.

La nuit était tombée avec une brutalité qui l'avait surpris et la soudaine fraîcheur le faisait désormais frissonner. Il ne ressentait plus la soif inextinguible dont il avait atrocement souffert sur son poste d'observation.

Quelques étoiles inconnues piquetèrent le ciel et une clarté blafarde, jaunâtre, rasante, se répandit sur les hauteurs ; une lune, sans doute, se levait à l'horizon.

Toujours en repos dans le vallon aux blocs erratiques, Gandalf élaborait une ligne de conduite : cette nuit, avant de regagner *Le Surcouf*, il déposerait les deux bouteilles dans une cachette à distance respectueuse du vaisseau. Il dissimulerait le pectoral dans sa cabine particulière et n'en parlerait à personne. Il trouverait bien un moyen, le lendemain, pour introduire discrètement les deux vins dans le vaisseau, sans attirer l'attention de quiconque, peut-être aux heures accablantes de l'après-midi, quand la plus grande partie de l'équipage somnolerait dans le ventre de métal.

La blême lueur de la lune qui cascadaient sur les hauteurs descendait maintenant les pentes de la chaîne sableuse, ruisselait à la pointe des rochers, projetant les premières ombres fantasmagoriques.

« *Je ne risque pas de m'égarer dans le noir* », songea Gandalf.

Les étiquettes des bouteilles l'intriguaient : il ne parvenait pas à les déchiffrer car elles étaient rédigées dans une langue qu'il ignorait. Fait d'autant plus troublant que la « koinè », ou langue commune, patchwork de dialectes divers, s'était imposée dans presque tout l'univers, et jusque sur cette planète perdue. Marie-Rose elle-même s'était adressée à Gandalf dans ce langage avec de curieuses intonations enfantines. Les étiquettes ? Encore un mystère de plus à résoudre.

Gandalf sortit de sa poche le pectoral ancien. Son doigt courut sur les fines ciselures, le poli des figures, la douceur des pierres qui brillaient plus intensément que les étoiles, là-haut.

Gandalf sursauta soudain, sa gorge se noua, son cœur s'emballa ; à considérer les cadeaux de la fillette, il n'avait pas remarqué qu'une ombre formidable avait grandi au fond de la vallée, tout près du rocher au pied duquel il était assis.

Une silhouette noire, redoutable, se découpait nettement sur le sable dur : celle d'un cavalier armé et de sa monture, immobiles. Les formes allongées, démesurément étirées, rendaient le tableau plus terrifiant encore, pochoir gigantesque et maléfique dessiné sur le sol par quelque divinité sournoise.

Gandalf leva lentement les yeux vers la crête sableuse : là-haut, il n'en doutait pas, se tenait un de ces êtres énigmatiques que Marie-Rose avait nommés « Ceux-qui-Servent ».

Autant qu'il pouvait en juger à cette distance, l'homme paraissait de petite taille. Sous la clarté lunaire les contours de sa panoplie éblouissaient. Le guerrier portait un casque à cornes et long couvre-nuque, une armure de plaques articulées, des jupes rigides. Dans sa ceinture était passé un sabre dont la poignée se profilait nettement au-dessus de l'encolure du cheval, et la lame d'un immense fauchard se dressait haut dans le ciel comme si elle cherchait à disperser les étoiles et à ouvrir le ventre du firmament.

Gandalf ne pouvait discerner les traits de l'homme ni tous les détails de sa panoplie, car le cavalier, placé devant la source lumineuse, figurait une silhouette aussi noire que celle projetée dans le vallon, à cette différence qu'elle se nimbait d'une aura fantastique.

Gandalf ne bougeait pas d'un pouce, aussi rigide que le roc qui le dominait, et sur l'émminence, le cavalier et sa monture observaient la même immobilité.

*« Il ne m'a pas vu, songeait fiévreusement le jeune homme. Tel que je suis placé, il n'a pas pu me voir. »*

Il se sentait piégé. En effet, quand la lumière blafarde atteindrait le rocher, « Celui-qui-Sert » le repérerait immanquablement. Et Gandalf n'osait ébaucher le moindre mouvement : dans le silence total, angoissant, le plus infime des froissements, le plus ténu des glissements parviendrait nettement aux oreilles du guetteur. Gandalf retenait sa respiration, certain que le chuintement de ses poumons résonnerait comme un tambour de guerre. Il s'étonnait que le guerrier n'eût pas encore entendu les battements désordonnés de son cœur.

Le cheval renâcla sourdement et son sabot tapota le sommet de la dune. Un léger glissement fit rouler des grains de sable tout au long de la pente jusqu'au rocher, jusqu'aux pieds de Gandalf toujours caché par l'ombre. Le jeune homme considéra fixement la poussière qui avait buté contre la semelle de sa sandale. Une froide transpiration perlait à son front. Il s'attendait au pire quand, enfin, le cavalier se décida. Il intima un ordre sec et aigu à sa monture et tourna bride.

Le cœur de Gandalf eut un hoquet, cessa de battre. Il n'osait relever les yeux. Le guerrier allait-il descendre de ce côté-ci ? « Celui-qui-Sert » choisit l'autre versant, se dirigeant vers la cité en ruines et, derrière le sommet arrondi de la dune, le cheval disparut, puis son cavalier, enfin la lame du fauchard qui étincela un instant, frappée par un dernier rayon lunaire.

Gandalf retint jusqu'à son soupir de soulagement. De son avant-bras, il épongea son front moite. Il attendit encore quelques minutes et se décida enfin à repartir.

Il effectua le reste de son parcours en un temps record. Pas une fois, il ne prit le temps de souffler, de s'orienter, retrouvant toujours ses propres traces. Comme dans un rêve, il escaladait, dévalait, escaladait encore. Quand il aperçut au fond d'une large dépression saline la forme trapue du *Surcouf* appuyé sur ses pattes télescopiques, il tomba à genoux dans le sable, adressant au ciel une prière muette.

Puis, il se mit au travail : il érigea un rempart de sable peu élevé de forme semi-circulaire, et, en retrait de la mince levée, enfouit les deux bouteilles et le tire-bouchon, ne laissant apparaître que le sommet des goulots. Demain, il retrouverait son butin sans trop de peine. À moins que, entre-temps, le vent n'eût arasé la levée de sable et n'eût enseveli totalement les deux bouteilles. Le jeune homme conserva le pectoral dans sa large poche, sa tunique couvrant le gonflement de sa cuisse.

Il descendit vers *Le Surcouf*. Ce dernier semblait irréel, ruisselant de reflets métalliques, dardant ses antennes et ses excroissances malades, araignée énorme et incongrue, comme engluée et gelée dans la froide clarté lunaire. Le ventre de métal résonnait de coups sourds. Les réparations se poursuivaient toujours à l'intérieur du vaisseau.

Gandalf essaya un air nonchalant et dégagé avant d'emprunter la rampe d'accès, légèrement fluorescente.

— Vous rentrez à une heure bien tardive, seigneur Gandalf.

Le jeune homme avait sursauté de frayeur. Surgissant de derrière une patte du vaisseau, le capitaine Kardak éclata d'un rire énorme.

— Vous ai-je fait peur ? Pardonnez-moi.

Le capitaine borgne s'était toujours complu à arborer sur son orbite vide un bandeau de pirate dont le cache, gigantesque, s'adornait d'une splendide tête de mort entourée de deux tibias, blancs sur fond noir. Son ventre proéminent se répandait par-dessus une large ceinture cloutée et, battant chacune de ses cuisses de colosse, une arme à la crosse rutilante descendait jusqu'aux protège-genoux des bottes de cuir. Perdu entre la frange grasseuse de la chevelure rousse au trichome épais, le large nez écrasé et la barbe fournie qui dévorait la joue, l'œil unique, minuscule, profondément enfoncé, se dissimulait, perfide, surnois et glacé.

— Vous m’attendiez, capitaine Kardak ?

Le chef borgne rejoignit prestement le jeune homme sur la passerelle d’accès.

— Que non, que non, mon cher. Je me dégourdissais les jambes. Même si votre absence prolongée ne laissait pas de m’inquiéter.

Il dominait Gandalf d’une bonne tête et le jeune homme avait sous son nez les énormes boutons-pression fermant la tunique garance du capitaine. Entre deux boutons, le tissu bâillait, laissant échapper des touffes de poils roux. Kardak ne craignait ni le chaud, ni le froid, ni les brusques changements de température.

— Vous allez sans doute m’expliquer, seigneur Gandalf, que vous aussi vous avez éprouvé le besoin de vous dégourdir les jambes, sans redouter la chaleur torride de l’après-midi. Que vous vous êtes reposé à l’ombre providentielle d’un quelconque rocher de hasard. Que vous avez longtemps attendu la venue de la brune et la tombée de la fraîche. (Gandalf en demeurait bouche bée.) Ne m’en veuillez pas, seigneur, si je n’ai envoyé personne à votre recherche. Les avaries subies par *Le Surcouf* nécessitaient impérieusement la présence laborieuse de tout l’équipage.

Le jeune homme balbutia :

— Quand... s’achèveront... les travaux... les réparations ?

— Demain, en milieu de journée, si tout va bien. Falkenberg, notre spécialiste maison en astronavigation et tripatouillage de matériels sophistiqués, se montre assez confiant. Somme toute, et par chance, les vaisseaux d’interception de la Ligue royale n’ont pas provoqué de dégâts irrémédiables. Avouons-le : nous l’avons échappé belle.

Gandalf sentit les premiers souffles de la brise nocturne et sa peau se hérissa.

— Mon cher, les nuits sont froides dans le désert. Vous en attrapez la chair de poule.

Ils pénétrèrent sous le ventre du *Surcouf*, empruntèrent une longue coursière qui les mena au carré des officiers, jouxtant le poste de pilotage. La pièce, la plus vaste du *Surcouf*, baignait dans une glauque luminescence qui en estompait les contours.

Falkenberg, grand escogriffe au visage émacié, s’y reposait momentanément, dégustant à petits coups le contenu fumant d’un bol profond. Assis en face de lui, la tête entre les bras, somnolait l’électronicien Férémor.

— Puisque tu n’as rien mangé depuis plusieurs heures, braillait Kardak à l’adresse de Gandalf, sustente-toi, offre-toi un repas copieux. En ce qui concerne les vivres, les réserves du *Surcouf* sont à peine entamées. Et rien que du diététique hydroponique, de la première qualité, pas de ces cochonneries chimiques ou produites à grande échelle par des micro-organismes à multiplication aberrante.

L'électronicien s'était redressé brutalement lors de l'intrusion tonitruante du capitaine. Il se frotta les yeux, étouffa un bâillement, offrit mine déconfite et gênée. Falkenberg, lui, restait imperturbable.

— Allons, allons, Férémor, ne fais pas cette gueule de déterré, rendors-toi. Je sais que tu n'as pas lambiné aujourd'hui. Mais si tu veux profiter d'un sommeil vraiment réparateur, ta couchette me semble un endroit plus indiqué. Falkenberg te réveillera quand il aura de nouveau besoin de tes compétences.

Férémor s'éclipsa sans piper mot. Falkenberg constata :

— Le Prince Charmant est de retour. L'héritier légitime de la Ligue royale n'abandonnera pas ses os blanchis aux vents surchauffés d'une planète excentrée et oubliée.

D'un trait, il avala le reste de son breuvage. Gandalf ne prisait guère l'humour sarcastique de l'astronavigateur.

— Je redescends dans les foutues entrailles de ce navire. Moi, je n'ai pas le temps de jouer les promeneurs solitaires et les admirateurs de panoramas désertiques. J'espère que Zor et Morel auront achevé les vérifications que je leur ai demandées.

Il s'éclipsa à son tour.

Pendant ce temps, Kardak, se versant une forte rasade d'un alcool brunâtre, déclara :

— Je souhaiterais, mon cher, que vous ne disparaissiez plus dans la nature sans crier gare, lors de nos prochaines étapes. Je tiens trop à vous conserver en notre compagnie,

— Ma vie vous est précieuse, en effet, dans tous les sens du terme, Kardak écrasa son énorme postérieur à même le plateau de la table.

— Peut-être vous demandez-vous avec angoisse à qui je vais vous vendre. Aux rebelles qui ont détrôné votre père ? Aux légitimistes réfugiés sur les mondes extérieurs à la Ligue ? Croupirez-vous au fond d'une geôle infecte selon les bons procédés d'antan, ou serez-vous intronisé triomphalement sous la jolie appellation de Gandalf le Quatrième ?

— Vous me vendrez au plus offrant.

— À moins qu'un troisième groupe d'acquéreurs ne se présente.

— Sait-on jamais ?

— Vous ne désirez pas manger ?

— Je n'ai pas faim.

— Si les promenades ouvrent l'appétit, les angoisses et les interrogations provoquent l'effet contraire.

Un ronflement, d'abord presque imperceptible, enfla rapidement, fit vibrer toutes les parois du *Surcouf*, grandit encore en sifflement strident, puis baissa d'intensité, parut s'achever en un chuintement poussif, enfla de nouveau et se stabilisa en un ronronnement continu.

— Les essais de Falkenberg s'avèrent parfois bien bruyants. Espérons qu'il ne réveillera pas les spectres du désert. Au fait, seigneur Gandalf, avez-vous rencontré de tels fantômes ?

Le jeune homme blêmit, ne sut que répondre.

— Êtes-vous émotif, mon cher ? Pourtant, vous avez déjà échappé à d'in-vraisemblables embûches ! Estimez-vous que les plus graves dangers restent encore à courir ?

« *Cet ogre bedonnant aurait-il deviné quelque chose ?* » se demandait le jeune homme.

— Prince Gandalf, si vous ne ressentez nul appétit, si ma présence vous indispose, allez donc vous coucher. Mais avant, procédez à un brin de toilette. Votre promenade intempestive vous a couvert de crasse. Même sur un vaisseau de renégats, la propreté est de rigueur ! Je vous souhaite une bonne nuit !

Excepté Kardak le Borgne, Gandalf était le seul à disposer d'une cabine particulière. Le jeune homme bénissait cette dernière qui, bien qu'étroite, l'isolait d'un équipage peu amène.

Il verrouilla sa porte, s'étendit sur sa couchette. Les vibrations qui parcouraient tout l'appareil cessèrent enfin. Quand reprendraient-elles ?

Gandalf tâta le joyau au fond de la poche de son pantalon. Où pourrait-il le dissimuler efficacement dans cette cabine exigüe ? Dans l'unique placard, dans la pile des effets prêtés par le capitaine ? Sous son matelas synthétique ? Piètres cachettes ! Ailleurs, quelque part dans les soutes du vaisseau ?

Il songea brutalement à la brise qui s'était levée sur le désert. Si le vent persistait, redoublait de violence, jamais le jeune homme ne retrouverait la mince levée de sable et les bouteilles dissimulées disparaîtraient totalement, englouties au flanc d'une dune à toute autre pareille.

Gandalf souhaitait que *Le Surcouf*, selon les prévisions du capitaine, pût décoller le lendemain. Que se passerait-il si Kardak s'avisait d'inspecter les environs ? Était-il titillé par quelque soupçon ?

Le jeune homme tarda à s'endormir.

Il fut réveillé par des coups redoublés qui ébranlaient la porte de sa cabine.

Le jour s'était-il déjà levé ? La nuit noyait-elle encore le désert ? Il sauta prestement au bas de sa couchette, enfila un pantalon et une tunique propres, déverrouilla la porte. Dans l'encadrement apparut le sinistre Zor qui siffla :

— Le capitaine Kardak vous attend dans le carré, seigneur Gandalf !

Zor offrait visage en lame de couteau, yeux fureteurs et éternel sourire pincé. Quand il parlait, événement rarissime, ses lèvres s'entrouvraient à peine.

— Quelle heure est-il ?

— Sur cette planète ? Je ne sais. Mais il fait grand jour. Tout l'équipage est déjà au travail.

Il se détourna, enfila la corsive à grandes enjambées.



Gandalf lui emboîta le pas. Quand le jeune homme pénétra dans le carré, son cœur cessa de battre : sur la longue table trônaient les deux bouteilles enfouies au flanc d'une dune au début de la nuit.

Kardak, Falkenberg et Férémor considéraient, ironiques, la stupeur livide de leur hôte et otage.

— Asseyez-vous, asseyez-vous ! pria le capitaine avec un sourire narquois. Avalez une grande tasse de café et force tartines ! Vous aurez besoin de toute votre énergie pour une nouvelle promenade dans le désert !

Le jeune homme s'écroula plus qu'il ne s'assit sur un des sièges vissés au plancher. Avec une jovialité feinte, le capitaine poursuivait :

— Je n'ai éprouvé aucun mal, cette nuit, à retrouver votre trésor dissimulé non loin du *Surcouf*. Seriez-vous cachottier, seigneur ? Souhaitiez-vous profiter seul du précieux breuvage contenu dans ces bouteilles, déguster en solitaire un nectar certainement divin ?

Falkenberg fit glisser devant Gandalf tartines grillées et bol fumant. Férémor, personnage grassouillet et replet, demanda :

— Alors ? On les ouvre, ces bouteilles ? On goûte ?

Kardak éclata de rire :

— Toujours aussi gastronome et gourmand, ce Férémor ! Non, non, nous avons bien le temps. Notre périple à travers les étoiles sera encore long. Et pour distraire un équipage surmené, pour le faire patienter avant le grand départ, j'aimerais lui offrir une randonnée pédestre avec, à la clé, de quoi réjouir son ventre et son cœur. Je n'en doute pas une seconde : d'autres bouteilles traînent quelque part dans ce désert, d'autres merveilles. N'est-ce pas, seigneur Gandalf ? Vous nous guiderez.

Devant le jeune homme blême, le bol fumait toujours, les tartines refroidissaient.

— Allons, allons, mangez ! Lors de votre retour, hier soir, vous n'avez déjà montré nul appétit ! Ne vous laissez pas dépérir.

Gandalf se força à avaler quelques gorgées du liquide noirâtre, à grignoter une tartine du bout des dents. Falkenberg prit alors la parole :

— Vous n'ignorez pas, prince, que ce vaisseau renferme des appareils de détection de toute nature. Il est facile de repérer des êtres vivants circulant au sommet des dunes, en pointant de vulgaires sondeurs thermotropiques. Hier au soir, un tel sondeur nous apprit que vous vous livriez à une étrange besogne tout près du vaisseau.

— Vous m'avez donc sans cesse surveillé ?

— Tant que cela fut possible, répondit Kardak. Longtemps vous avez disparu entre les chaînes sableuses.

Le jeune homme déglutissait péniblement. Chaque bouchée semblait devoir lui rester en travers de la gorge. Kardak souriait affreusement,

ménageant ses effets, demanda enfin, et son unique prunelle étincela dans l'orbite profonde :

— Est-ce le cavalier bardé de plaques métalliques qui vous offrit les deux bouteilles ?

Gandalf s'attendait à une telle question. S'il avait lui-même été repéré lorsqu'il franchissait le sommet des dunes, le cavalier n'avait pu échapper aux investigations des fouineurs.

— J'ai vu cet étrange cavalier. J'étais caché. Lui ne m'a point aperçu. À l'abri d'un rocher, j'ai attendu patiemment que l'inconnu quitte son poste d'observation.

— Effectivement, le cavalier est resté longtemps en faction au sommet d'un monticule. Et je ne crois pas que vous soyez entretenu avec lui. Mais peut-être avec quelqu'un d'autre ?

Gandalf s'efforçait de ne paraître point troublé par les propos fielleux d'un Kardak adoptant mine à la fois chafouine et inquisitoriale.

— Qui aurais-je pu rencontrer ?

— Imaginez-vous réellement que le cavalier patrouillât seul dans le désert ? Non, non ! Un campement de nomades s'est certainement établi dans les parages. Et ces nomades soupçonnent notre présence. L'un d'entre eux aura sans doute repéré vos traces. Pourquoi un cavalier circulerait-il donc dans les dunes en tenue de combat ?

— Et s'ils connaissaient la présence du *Surcouf* au cœur de cette dépression saline ?

— Impossible : toute approche humaine aurait été signalée par nos appareils de détection. Or, à part vous, nul ne déambula près du vaisseau durant la nuit et toute la journée d'hier.

Gandalf n'en doutait plus : imminente était la catastrophe qu'il avait sentie après sa rencontre avec la fillette en kimono.

Zor, qui s'était éclipsé un instant, effectua alors une entrée triomphante. Sur la table, il déposa le précieux pectoral.

— Il m'est venu la bonne idée de fouiller un tantinet la cabine de notre illustre passager. Cela en valait la peine.

Kardak ricana :

— Voilà qui renforce mon projet d'expédition !

Ses doigts velus manipulèrent le bijou, amoureuxment. Il appréciait en connaisseur :

— Vraiment splendide ! Je sais des receleurs et des collectionneurs qui me paieraient une fortune pour acquérir un tel joyau ! (Il darda son œil unique vers un Gandalf déconfit). Vous nous guiderez, seigneur. Où que vous soyez allé hier. Au milieu d'un campement d'hommes du désert, à proximité d'un point d'eau, ou auprès d'une tente isolée. Auriez-vous volé ces objets ?

Je doute cependant qu'une personne de votre qualité puisse s'abaisser à perpétrer un tel forfait. Personnellement, je n'éprouverais aucun scrupule. (Il se leva avec lenteur, puis, en un éclair, fit disparaître le pectoral.) Nous nous mettrons en branle d'ici à une heure. Falkenberg restera dans le vaisseau pour procéder à d'ultimes vérifications, en compagnie d'un seul homme de surveillance, Brochot. Bien entendu, nous partirons armés. Nos joujoux sophistiqués auront raison de n'importe quelle opposition. Selon toute vraisemblance, le niveau technologique de cette planète est proche du zéro absolu. (Il se pencha encore vers Gandalf) J'espère, seigneur, que vous aurez le bon goût d'éviter toute entourloupette. J'escompte un effet de surprise. Je serais chagriné si vous me déceviez, en tentant par exemple de prévenir une personne avec laquelle, hier, vous auriez lié une quelconque amitié.

Falkenberg et le capitaine quittèrent le carré.

Zor et Ferémor restèrent avec le seigneur Gandalf. De toute évidence ils étaient chargés de le surveiller, ne le quitteraient pas d'une semelle. Les fines lèvres de Zor se décollèrent pour une question murmurée :

— Une dizaine d'hommes en armes suffiront-ils ? Songez que notre puissance de feu est proprement hallucinante.

Gandalf serra les poings, se retint à temps d'écraser la perfidie de ce sourire fielleux.

Plus tard, l'équipage se rassembla au pied du vaisseau.

« *Sinistre troupe* », constata Gandalf. Près de la rampe d'accès, se dandinaient Zor et Férémor, Gâl au bras artificiel et cinq autres sbires à gueule patibulaire. Vêtus de façon hétéroclite et légère, esquissant des sourires béats, coiffés de couvre-chefs improvisés et ridicules, ils caressaient leurs armes luisantes. Kardak ne perdit que peu de temps à transmettre ses recommandations. Plus vite l'expédition s'achèverait, mieux cela vaudrait. Le soleil était encore bas sur l'horizon, mais bientôt la chaleur deviendrait accablante.

La troupe se mit en marche, le capitaine en tête, Gandalf au milieu, soigneusement encadré, Zor faisant office de serre-file. Comme des jurons fusèrent dès la première et difficile escalade sur le sol mouvant, Karak intima le silence d'un ordre sec. Ils progressaient rapidement. Arrivé au sommet de chaque dune, Kardak s'aplatissait, inspectait les alentours, adressait ensuite un signe discret à ses hommes qui s'empressaient de le rejoindre. Après la quatrième chaîne sableuse, les souffles devinrent courts, la transpiration ruissela sur les faces rougeaudes. Une pause brève permit de se rafraîchir. Quand ils dominèrent le vallon aux blocs erratiques, le capitaine borgne s'approcha de Gandalf, lui cracha :

— C'est au sommet de cette croupe, en face de nous, que se tenait le guerrier, hier soir. Toi, j'en suis sûr, tu revenais en suivant le fond de cette gorge.

Désormais, tu nous guideras. Mais prends garde. Je ne te quitterai pas des yeux. Sache qu'une arme sera toujours pointée dans ton dos.

Kardak se retourna, aperçut un minuscule point brillant par-delà les lignes successives de sable ocre : *Le Surcouf* avait dressé une antenne. Le dénommé Brochot, resté seul dans le vaisseau avec Falkenberg, suivait les mouvements de la troupe. Désormais cette dernière se déroberait à sa surveillance.

Les dix hommes se déployèrent, se laissèrent prudemment glisser au fond du vallon, se regroupèrent auprès d'un rocher. Kardak reprit la tête de la bande, tenant fermement Gandalf par le bras, une arme dans son autre main. Ses hommes suivaient en observant des distances régulières.

Le prince se sentait piégé. Il tenterait bien d'égarer les pirates un certain temps, mais ce jeu dangereux ne pourrait s'éterniser. Kardak aperçut les premières traces de végétation, murmura à l'oreille de son otage :

— Nous sommes sur la bonne piste.

Ils parvinrent à l'endroit où, la veille, la fillette avait brutalement bifurqué, s'engageant à l'intérieur d'une gorge confluyente. Le jeune homme sentait son cœur s'affoler, cogner sourdement contre les côtes de sa poitrine douloureuse. Il n'eut même pas à prendre une décision.

— Tournons ici, grogna Kardak. Le terrain a beau être dur, les empreintes s'y devinent aisément.

Entraînant le prince, il pénétra avec circonspection dans le passage étroit. Férémor, qui suivait immédiatement, attendit un instant, puis s'engagea derrière eux.

Ni Kardak ni Gandalf ni Férémor ne perçurent le sifflement qui déchira l'air. L'avant-dernier homme de la troupe se figea, écarquilla des yeux étonnés, lâcha son arme. Ses deux mains tentèrent d'agripper la flèche qui transperçait sa gorge. Il émit un gargouillis sanglant, s'affaissa sur ses genoux, se renversa en arrière. Le pirate qui le précédait s'était retourné : un instant statufié par l'horreur, il se précipita pour se mettre à l'abri d'un rocher. Une nouvelle flèche jaillit, se planta en vibrant dans son dos : l'homme roula en hurlant dans la poussière. Un troisième ouvrit le feu : un rayon aveuglant s'écrasa sur le torse d'un guerrier qui, dressé au sommet d'une dune, s'apprêtait à encocher une autre flèche. Un trou grésillant s'ouvrit au milieu de la cuirasse qui couvrait sa poitrine : l'archer s'effondra sans un cri.

Dans le vallon, la confusion était à son comble. Tous hurlaient, abrités derrière des rocs, ne sachant de quel côté voleraient les prochains traits empennés. Kardak avait poussé Gandalf derrière un ressaut du terrain, s'était aplati près de lui. Il tournait la tête dans tous les sens, mais son œil unique n'apercevait aucun ennemi. Il rameuta sa troupe qui rappliqua à toutes

jambes. Aucune flèche ne sillonna l'espace restreint du vallon. Quand tous se furent regroupés, tapis près de lui, Kardak brailla :

— Nous ne pouvons rester au fond de cette gorge. Nous allons escalader prudemment, en grillant tout ce qui bougera.

Il se releva, tordant à le rompre le bras de Gandalf.

— Si ces archers du diable sont tes amis, tu me fourniras un rempart efficace.

Soufflant, ahanant et pestant, les huit hommes progressèrent lentement sur une pente abrupte. Quelques rayons fusèrent, éclaboussèrent des rocs, vitrifièrent des bancs de sable, sans résultat probant : l'ennemi était partout et nulle part.

Alors qu'ils approchaient de la crête, le sol pentu se mit à gronder et à trembler. Un sourd martèlement ébranlait la touffeur pesante de l'air.

— Au-dessus ! beugla Kardak. Ils arrivent au-dessus de nous !

— Et aussi derrière nous ! hurla à son tour Férémor.

Sur la crête opposée, des guerriers s'étaient brutalement redressés : les flèches filèrent avant que quiconque n'eût réagi. Quand toute la ligne de crête se fut embrasée, deux pirates glissèrent, transpercés, le long de la pente. Un troisième, atteint à la jambe, poussait des hurlements de dément.

Alors, au-dessus des survivants, surgirent les cavaliers. À leurs poings brillaient les lames affûtées de sabres gigantesques. Ils portaient des casques impressionnants, surmontés de cornes terrifiantes. Sans hésiter, ils précipitèrent leurs chevaux.

Ces derniers ne purent se maintenir sur leurs jambes en raison de la trop forte déclivité. Tandis qu'ils s'abattaient sur le flanc dans un tonnerre de poussière et de hennissements, environnés de flammes ronflantes et mortelles, les guerriers s'élançèrent depuis leurs montures, sabres tournoyant au hasard. Zor fit feu au jugé, fut culbuté, tenta de se relever et sa tête décolla sous le sifflement d'une lame. Kardak et Gandalf furent renversés par une cavale dont le flanc s'ouvrit tout aussitôt en un vomissement de viscères fumants, se débattirent aveuglément dans l'écroulement de boyaux gluants, se retrouvèrent au bas de la pente, à demi assommés.

Toute la troupe, bousculée, enfoncée, en proie à une terreur folle, dégringola de même au milieu des vociférations de l'ennemi.

Férémor se releva face à un guerrier : ce dernier, sous son casque cornu, portait un masque de cauchemar. Férémor ouvrit une bouche muette sous l'atroce morsure d'une lame fouaillant ses entrailles. Son adversaire tressaillit, la moitié du torse carbonisé, son bras gauche volatilisé. Quelques secondes, Férémor et le guerrier restèrent debout l'un en face de l'autre, étroitement unis, indissociablement rivés entre eux par le bras unique et tendu de l'un et par l'acier qui traversait le ventre de l'autre et ressortait dans

son dos en pointe dégoulinante. Ils s'inclinèrent comme pour échanger une accolade d'épouvante. Puis, poupées inertes, marionnettes aux fils coupés, ils s'affaissèrent sur les genoux, s'embrassèrent, s'écroulèrent sur le côté en un même mouvement au ralenti.

Tout près de Gandalf, une monture se remettait péniblement sur ses jambes tremblantes. Le jeune homme évita de justesse une lame sifflante, renversa son adversaire immédiat, se précipita, agrippa le pommeau de la selle ; tandis que le cheval s'élançait en hennissant, le jeune homme put se maintenir accroché tant bien que mal, ses jambes rebondissant sur le sol inégal.

Kardak gesticulait comme un damné, et pourtant l'issue de la bataille ne faisait aucun doute. Quand périrent enfin tous les cavaliers désarçonnés, survivaient Kardak, miraculeusement indemne, à peine contusionné, et deux de ses hommes pissant leur hémoglobine par mille estafilades entrecroisées. Deux chevaux démontés tournoyèrent sur eux-mêmes dans l'étroite gorge, puis s'enfuirent vers la vallée aux rochers. Kardak s'élança derrière eux. Sur la crête opposée, surgirent de nouveaux archers. Une pluie de flèches s'abat-tit. Kardak fut frappé à l'épaule mais poursuivit sa course. Les deux autres pirates gisaient désormais, encore fumant de poussière, hérissés de traits, comme cloués à même le sol.

Entre-temps, Gandalf était parvenu à se mettre en selle, jambes éraflées, couvertes de meurtrissures. Sa monture filait au hasard entre les dunes et le jeune homme était incapable de la diriger. Il galopa ainsi plusieurs minutes, puis, tirant sur les rênes comme un forcené, il réussit à stopper son cheval. Personne ne le poursuivait. Mais cela n'allait pas tarder. Sur sa droite, une pente douce montait en une éminence sableuse. Partout ailleurs, les dunes offraient des faces trop abruptes. Gandalf détourna son cheval, l'engagea sur la légère déclivité. Le coursier renâclant se laissait difficilement conduire, ruait parfois comme s'il cherchait à se débarrasser de son cavalier inconnu. Le sable s'effritait sous ses jambes qui souvent s'enfonçaient au-delà du paturon.

Gandalf s'attendait à tout moment à voir resurgir les guerriers du désert. Il n'entendait plus les bruits de la bataille, ni aucun râle de mourant. Si l'engagement était achevé, le jeune homme ne se faisait nulle illusion sur son issue. Quand il eut atteint le sommet, il aperçut avec soulagement des pointes rutilantes et des rondeurs métalliques par-delà une double rangée de dunes. Il enfonça ses talons dans les flancs de sa monture qui s'élança et dévala la pente raide. Puis, parvenu au fond de la vallée sinueuse, au pied de la difficulté suivante, le cheval se cabra si violemment que Gandalf vida les arçons, fut englouti dans un nuage de poussière, mais le poing fermement serré sur la bride de cuir, il empêcha la bête de s'échapper. Ayant calmé son cheval frémissant comme il le pouvait, il entreprit de gravir la nouvelle ligne de dunes, toussant, sacrant, tirant sa monture rétive derrière lui. Après une ascension hallucinante,

il se remit péniblement en selle pour une nouvelle et longue glissade hennissante. Restait encore une terrible escalade qu'il faudrait aussi effectuer à pied en tirant le coursier récalcitrant. Derrière l'ultime dune, la dépression saline, frappée de plein fouet par un soleil maintenant triomphant, miroitait et jetait mille flammèches aveuglantes. Tête en feu, visage couvert de sable, langue dure comme du bois, Gandalf se croyait plongé dans un de ces cauchemars d'enfant au cours duquel le rêveur terrorisé se sent poursuivi par un monstre innommable, et les pieds s'enfoncent dans une mélasse gluante, les muscles se tétanisent, la fuite devient piétinement en un surplace horrible, et le souffle rauque de la créature immonde roule déjà, infect et gourmand, sur la nuque du fuyard immobilisé.

Au prix d'incroyables efforts, l'angoisse décuplant son énergie, le poussant au-delà de ses forces et de son désespoir, le jeune homme parvint enfin au sommet de la dernière éminence. Jamais il n'aurait cru pouvoir réaliser un tel exploit. Des larmes amères jaillirent, creusèrent leurs sillons quand le prince exténué vit, en contrebas, tout près et pourtant si lointain, *Le Surcouf* qui étincelait, immobile et rassurant, comme insensible au drame obscur qui venait de se jouer au cœur des dunes. La rampe d'accès avait été maintenue et dans l'encadrement du sas ouvert, Gandalf distinguait la silhouette du nommé Brochot.

Gémissant sourdement, hoquetant, le jeune homme passa un pied dans l'étrier, affermit sa prise au pommeau de la selle, se hissa avec un râle de douleur. Le cheval tournoya plusieurs fois sur lui-même avant d'accepter de galoper dans la bonne direction.

La vue de Gandalf se brouillait, les formes du vaisseau se gondolaient. Il lui sembla que Brochot gesticulait, hurlait. Ce dernier pointait-il une arme ? Un rayon jaillit, passa tout près de Gandalf, explosa derrière lui : aussitôt retentit un hennissement terrifiant.

De tous côtés surgissaient les cavaliers en armure, encochant leurs flèches et bandant leurs arcs tout en galopant.

La monture de Gandalf s'écroula au pied de la rampe que le jeune homme heurta violemment du front. La tête sur le point d'exploser, il rampa à quatre pattes vers le sas, vers Brochot qui faisait feu dans tous les sens et hurlait :

— Dépêche-toi, bon sang ! Dépêche-toi !

Il le saisit par la main, le tira vers lui et vers l'entrée salvatrice. Son bras mollit. Brochot s'immobilisa, une flèche plantée en pleine poitrine, puis bascula par-dessus la passerelle. Gandalf s'était relevé, avait roulé dans le ventre du vaisseau. Il se releva encore, s'avança dans la cursive jusqu'au système de fermeture du sas, s'écroula avant de l'avoir atteint.

Il crut entendre la voix affolée de Falkenberg qui accourait :

— Mais que se passe-t-il ? Oh, merde ! Merde ! C'est pas possible !

Et encore des vociférations multiples lancées sur des tons suraigus, des écroulements de corps, un bruit de lutte, des coups redoublés, frappés contre les parois, des sifflements, des explosions.

Gandalf tenta de remuer.

Brutale, déchirante, une douleur vrilla son dos, traversa sa poitrine.

Les étoiles pleuraient des pétales de rose sur le moutonnement ocre des dunes infinies. Sous la pluie parfumée, des enfants nus formaient des rondes et chantaient des comptines. Dans le ciel, surgi de nulle part et de partout, glissa le traîneau du Père Noël. Des vivats retentirent, éclatèrent des cris de joie, jubilèrent des rires soulagés ou triomphants. Les bambins trépignaient, levaient les bras, agitaient leurs menottes. Des ballons et des parachutes descendaient lentement, ralentissant le majestueux semis de cadeaux aux rubans multicolores.

— Tu n’y crois toujours pas, au Père Noël ? demandait Marie-Rose.

Gandalf rêvait et savait qu’il rêvait ; mais il savait aussi que, parfois, les songes se revêtent d’une texture plus incontestable que celle des réalités obtuses.

Se superposant à la descente langoureuse des ballons et des parachutes, laissant apparaître en filigrane les rennes placides du traîneau enchanté, le visage souriant de la douce Marie-Rose occupa toute l’étendue du ciel. Ses lèvres s’entrouvrirent délicatement et le chuchotement ténu de la bouche enfantine emplît toute la poitrine douloureuse du jeune prince endormi.

— Je suis triste que tu sois blessé, monsieur.

Il voulut répondre :

— Je m’appelle Gandalf, pas monsieur.

Mais il n’était pas assis dans le traîneau du Père Noël, ni à cheval sur une étoile scintillante, ni accroché au bout d’un parachute ouvert, encore moins couché entre les lèvres purpurines du visage immense.

— J’ai tout raconté à Tobi.

— Tobi ?

— Tobi, mon grand frère. Il a compris que tu ne voulais pas faire du mal. Alors Tobi a accepté de m’aider pour que je te parle.

— Me parler ? Afin de me révéler quel incroyable secret ?

— Pour te mettre en garde.

— Mais il est déjà trop tard. Tout est consommé.

— Non, non ! Tu vivras ! Tu partiras loin dans les étoiles ! Mais prends garde à qui se cache dans ton navire.

— De qui veux-tu parler, Marie-Rose ? Les ballons n’en finissent plus de descendre. Et le Père Noël, derrière ton tendre visage, arbore le sourire narquois du Père Fouettard.



— Celui qui se cache dans ton vaisseau brandit un sabre cruel. Ses yeux brillent et son souffle est rauque. Il ne sait pas, comme moi, comme Tobi, que tu ne veux du mal à personne. Évite-le.

— Comment le pourrais-je ?

— Dors ! Dors pendant des années. Durant ton sommeil, nous fermerons la barrière de tes souvenirs.

— Que veux-tu dire, petite sibylle ?

— Personne ne doit savoir. Personne ne doit apprendre. Ainsi l'a décidé le Père Noël. Car le Père Noël ne veut exister que pour les enfants. Pas pour les grandes personnes.

Les ballons éclatèrent, les parachutes crevèrent, le visage de Marie-Rose tournoya, emportant dans sa giration frénétique toutes les étoiles du firmament et le sourire moqueur du Père Noël.

Quand il reprit connaissance, il était étendu nu sur la couchette de sa cabine. Un bandage grossier, trop serré, taché de sang, écrasait sa poitrine. Mais il ne ressentait aucune douleur. Il tenta de se relever, prit appui sur ses coudes, redressa son buste, mais un étourdissement et une explosion de phosphènes dansants le renversèrent aussitôt.

La porte s'ouvrit. Apparut Falkenberg, visage livide, œil brillant, traits tirés.

— Depuis combien de temps vous êtes-vous réveillé, seigneur Gandalf ?  
« *Les ballons, les parachutes, le Père Noël, songeait le prince. Et avant ? Le désert, les flèches, le râle des mourants, et ce cheval fou, hennissant, qui refusait presque obstinément de se laisser guider, la carne !* »

Il bégaya :

— Combien... de... sur... survivants ? Et s'étonna que sa voix fût aussi éraillée.

— Des survivants ? Pour l'instant, vous et moi.

Gandalf mâcha la réponse, en éprouva le goût aigre, l'assimila.

— Tous morts ?

— Je le crains. Des cavaliers vociférants, bardés de métal, encerclent *Le Surcouf*. Vous me raconterez plus tard ce qui s'est passé dans le désert.

Gandalf tenta encore de se relever. Falkenberg se précipita, passa son bras droit sous les aisselles du jeune homme pour le soutenir.

— Je ne sais si vous parviendrez à faire quelques pas. Mais je veux bien vous aider.

Gandalf glissa ses deux jambes par-dessus sa couchette. Se figea soudainement. Il venait enfin d'apercevoir le linge sanglant de Falkenberg.

— Votre... votre bras ! L'astronavigatcur grimaça :

— Mon bras gauche ? Envolé ! Un seul coup d'épée a suffi !

Une brume nauséuse empoissait le cerveau de Gandalf. Il ressentit une brutale envie de vomir, réussit à se contenir, déglutit.

— Mais... le médico-bloc ?

Falkenberg ricana sinistrement :

— Je vais vous conduire jusqu'au poste de pilotage. Vous comprendrez mieux notre problème. (Il ajouta :) J'ai perdu beaucoup de sang. Mais, somme toute, je me crois plus valide que vous.

Gandalf hasarda quelques pas, tituba, retrouva un semblant d'équilibre. Toujours soutenu par le bras unique de Falkenberg, il s'engagea dans la coursi-ve. Il enjamba deux cadavres de guerriers. À l'un, manquait la tête, le dos du second s'ouvrait en béance carbonisée. Dans le carré, régnait le plus complet désordre : placards vidés, bouteilles brisées, fauteuils éventrés. Un autre guerrier, poitrine noire et défoncée, gisait sur le dos en travers de la table ; son poing serrait toujours un sabre à la lame légèrement courbe ; sur le vi-sage, grimaçait un masque de cauchemar.

— Vous en avez... tué combien ?

— Une dizaine. J'arrivais de l'entrepont. Je vous ai vu vous écrouler dans le couloir. Une meute de ces barbares vous est passée sur le corps. Heureu-sement j'étais armé. J'ai tiré, tiré n'importe où. J'ai pu refermer le sas d'en-trée. Puis je me suis précipité vers le carré et le poste de pilotage. Trop tard.

Gandalf put alors se rendre compte par lui-même, et réalisa aussitôt que l'irréversible s'était accompli. Le poste de pilotage ne servirait plus. Avec effroi, il contempla le carnage : écrans crevés, consoles renversées, connexions arrachées, éclats jonchant le sol, crissant sous les pieds. Et encore des cadavres, figés en des postures grotesques.

— Ils ont frappé à l'aveuglette avec leurs maudits sabres. Ils ont saccagé tout et n'importe quoi, avec furie, démente. Brisé, piétiné, se brûlant aux étincelles provoquées, excités par les gerbes multicolores qu'ils allumaient dans leur folie. Ils ont enlevé des plaques de protection, fourrageant dans les entrailles électroniques découvertes. Deux se sont embrasés et se sont jetés, brûlant vifs, contre des écrans encore intacts.

Gandalf se laissa tomber dans un fauteuil sur lequel serpentaient des câbles noircis et inertes. Falkenberg s'adossa contre une paroi léchée de traînées brunâtres :

— J'ai d'abord éliminé deux ennemis dans la coursi-ve. Puis j'ai foncé vers le carré. Sans réfléchir, sans prendre garde. Et me suis fait surprendre. Je me suis écarté trop tard. Mon bras s'était déjà envolé, sectionné à la hau-teur de l'épaule. J'ai hurlé comme un dément, tirant au jugé, éclaboussant le carré de flammes mortelles. Dans la cabine de pilotage les autres s'en moquaient, continuaient de détruire le maximum d'appareils. J'ai encore tiré par l'ouverture entre le carré et le poste de commandement, provoquant

d'autres ruines insensées, parachevant leurs destructions barbares. Mais j'ai fini par les avoir tous. Et tous ont grillé dans des rires de déments.

Gandalf aurait bien pleuré de rage et de dégoût, mais il n'en avait plus la force. Il demeurait prostré, recroquevillé, incapable de réagir, les épaules agitées de tremblements nerveux. Falkenberg poursuivait son impitoyable monologue d'un ton mécanique :

— J'ai stoppé l'hémorragie de mon épaule comme j'ai pu ; en réglant la puissance de mon arme, en dirigeant soigneusement son jet enflammé, j'ai cautérisé mon moignon qui pissait le sang comme une fontaine. Puis je me suis occupé de vous. Si j'ai perdu un bras, vous, vous vous retrouvez le poumon joliment perforé. La lame a dévié sur une côte ; elle aurait dû plonger en plein cœur. Vous avez eu de la chance. Enfin... si on peut appeler ça de la chance.

Une pointe acérée transperça la poitrine de Gandalf, lui arrachant un râle étouffé.

— La douleur revient, n'est-ce pas ? Ne vous inquiétez pas, seigneur. Je renouvellerai les piqûres autant de fois qu'il le faudra. Le vaisseau contenait des troussees médicales de secours destinées aux expéditions loin du *Surcouf*. Leurs analgésiques s'avèrent d'une remarquable efficacité.

— Tr... troussees de... secours ? balbutia le jeune homme. Mais alors, le médico-bloc ?

— Saccagé, ravagé comme le reste. Ne l'aviez-vous pas deviné ? Je suis spécialiste en astronavigation, je ne suis pas docteur en médecine. Je vous ai soigné comme je me suis moi-même soigné, c'est-à-dire fort mal. (Il soupira) Connerie ! Si au moins l'un d'entre eux n'avait point pénétré dans le médico-bloc ! Mon bras serait de nouveau collé à mon épaule, joliment greffé, sans risque d'infection. Et votre poumon aurait retrouvé la parfaite continuité de ses tissus rosâtres.

Gandalf n'y tint plus ;

— Sortons d'ici ! J'en ai assez vu !

Falkenberg quitta la paroi aux traînées brunâtres contre laquelle il s'était appuyé :

— Soit, soit ! Mais si je ne vous soutiens pas, vous allez vous écrouler dans les décombres. Après les grosses blessures, je ne ressens nulle envie de soigner les petits bobos. Où allons-nous ? Dans la cabine du capitaine ?

— Où vous voulez ! Mais loin de ce carnage, loin de ces cadavres !

Quand Gandalf se fut redressé, ses jambes se dérobèrent brusquement et le jeune homme s'évanouit pour la seconde fois.

Longtemps, la tête la première, il tomba en tournoyant dans un puits vertigineux ; sous son nez filaient deux bouteilles, l'une de vin blanc, l'autre de vin rouge. Plus profondément encore, dans le goulet sans fin, dégringolait

un pectoral étincelant. Le vin ! Le pectoral ! Il fallait s'en saisir ! Dissimuler ces trésors ! Gandalf ne savait pourquoi, mais c'était important, capital. Marie-Rose le voulait. Le Père Noël aussi. Le Père Noël ?

Sornettes ! Gamineries !

Le puits s'élargit, s'ouvrit, devint gueule béante aux dents inouïes ; et la gueule avala bouteilles et pectoral, engloutit le hurlement de Gandalf.

Une douleur légère, à peine perceptible, le fit tressaillir et s'éveiller. Penché au-dessus de lui, Falkenberg tenait à la main un curieux pistolet.

— Ne vous méprenez pas, seigneur Gandalf. Si cet instrument présente un aspect ambigu, il s'agit bien d'un pistolet médical. J'espère seulement ne pas avoir forcé la dose d'analgésiques.

Gandalf murmura :

— Les bouteilles, le...

Sa voix se cassa. Falkenberg fronça les sourcils :

— Quoi, les bouteilles ?

Gandalf gémit encore :

— Oh, rien. Rien du tout.

— Votre sommeil fut fort agité. Ma foi, je ne souhaite pas connaître le cauchemar qui vous a tourmenté. Celui dans lequel nous sommes réellement plongés me suffit déjà amplement.

Le jeune homme était de nouveau étendu sur une couchette, mais cette fois dans la cabine de Kardak le Borgne.

— J'ai profité de votre longue inconscience. D'abord pour me reposer et récupérer. Ensuite pour évaluer exactement les dégâts et supputer nos chances de nous en sortir. Vous sentez-vous suffisamment lucide pour entendre mon exposé ?

— Allez-y !

— Voici, et tout d'abord l'essentiel : nous pourrions décoller, quitter cette planète. Certes, trop de systèmes, d'appareillages ont été endommagés ou détruits. Si l'hyperespace nous est interdit, le vol classique, infraluminaire, ne devrait pas poser de problèmes. Bien sûr, le retour vers le plus proche des mondes habités durera des années, voire des décennies. De plus *Le Surcouf* est muet, sans possibilité de communiquer avec qui que ce soit.

Gandalf se révolta :

— Non ! Je refuse ! Je ne veux pas moisir et vieillir dans ce vaisseau !

— Avez-vous une autre solution à proposer ?

— D'accord, nous abandonnons ce désert. Mais nous nous poserons ailleurs sur cette planète, nous trouverons bien une terre plus hospitalière, un peuple plus pacifique que ces cavaliers assassins.

— Vous souhaitez donc vivre et mourir sur cette planète, vous y forger une nouvelle existence ? Très peu pour moi. Je tiens à regagner les mondes

civilisés et évolués. Et je ne crois pas que votre blessure vous laisse encore longtemps à vivre. Je n'avais pas fini mon petit exposé, je n'ai pas encore parlé d'un élément capital qui facilitera notre évasion et qui, je l'espère, vous convaincra. Les soutes du *Surcouf* renferment deux cercueils blancs.

— C'est-à-dire ?

— Deux bacs cryogéniques. Lors des premiers voyages spatiaux, avant que ne fût découvert le moyen d'emprunter les raccourcis de l'hyperespace, les équipages des vaisseaux demeuraient en animation suspendue, proprement congelés dans ce qui fut bientôt surnommé « les cercueils blancs ». Plus tard, quand les secrets de l'hyperespace furent enfin percés, les vaisseaux, par mesure de sécurité, renfermaient toujours de tels bacs cryogéniques. Progressivement, ces derniers tendirent à disparaître et ils furent totalement oubliés.

— Mais le capitaine Kardak a tenu à équiper *Le Surcouf* de ces « cercueils blancs ». Au cas où.

— Seuls, le capitaine et moi-même étions au courant. Je ferai décoller ce vaisseau, je le dirigerai vers les mondes habités les plus proches. Et pendant notre long voyage, nous sommeillerons comme des bienheureux. Votre blessure ne risquera pas d'empirer.

— Et si personne ne découvre jamais notre vaisseau ? Si ce dernier, pour une raison quelconque, déviait sa course, s'échappait hors de la Galaxie ?

— C'est un risque à courir.

Gandalf ferma les yeux, parut s'endormir, murmura soudain :

— Je me demande quel minois offrira la Princesse Charmante qui viendra nous tirer de notre léthargie.

Falkenberg en soupira de soulagement :

— Je constate avec plaisir que vous vous êtes rendu à mes raisons, que ma solution vous agréée. De fait, vous n'aviez guère le choix.

Une légère vibration secoua la couchette, titilla la colonne vertébrale de Gandalf. Puis, un choc sourd, lointain, fit résonner la coque du *Surcouf*.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le jeune homme.

— Il subsiste un écran intact dans le dortoir de l'équipage. Cet écran montre les alentours immédiats du vaisseau.

— Et alors ?

— Les cavaliers ont entrepris un travail insensé : enfouir *Le Surcouf* sous une dune artificielle. Les chevaux tirent des tombereaux de sable et de pierres.

— Combien de temps leur faudra-t-il pour nous ensevelir totalement ?

— Plusieurs jours, certainement. Mais d'ici là, nous aurons déjà décollé. Le vaisseau parviendra à s'extraire des premières couches de sable et de gravats.

Près de la couchette, sur une tablette, Falkenberg avait posé une fiasque au contenu brunâtre et deux gobelets.

— Supporterez-vous un doigt d'alcool, seigneur Gandalf ?

— Merci. Je n'en ressens pas encore le besoin.

L'astronavigateur se servit largement, but une longue rasade et grimaça.

— Notre discussion n'est pas tout à fait achevée, seigneur. Restent quelques points à éclaircir.

— Concernant... ?

— Concernant notre retour dans l'univers civilisé. Vous n'êtes plus l'hôte ou... l'otage d'un vaisseau de hors-la-loi, puisque tout son équipage a disparu. Excepté moi, évidemment.

— Alors ?

— Qui découvrira *Le Surcouf* errant dans l'espace ? S'il s'agit d'un croiseur de la Ligue royale, souhaitons que ce vaisseau appartienne aux légitimistes et non aux rebelles. S'il s'agit d'un navire d'une autre confédération, neutre en principe, je ne pense pas que vous puissiez alors courir un risque immédiat. Mais moi-même...

— J'ai saisi : vous aimeriez que je vous serve de caution.

— Je vous aurai sauvé la vie, soigné, tiré d'une fort désagréable situation.

— Bref, vous espérez votre rachat.

— Je serai franc, seigneur Gandalf. Je ne vous ai jamais porté dans mon cœur, je n'ai jamais éprouvé une quelconque sympathie à votre endroit. Nous ne sommes pas du même monde. Pour seul mérite, vous possédez votre naissance. Moi, j'ai dû me battre pour m'en sortir, et qu'importe si finalement je me suis fourvoyé. Désormais, j'ai besoin de vous, j'ai besoin que vous viviez.

— Merci pour votre sincérité. Je ne vous trahirai pas. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour obtenir votre réhabilitation. Je vous en donne ma parole.

— Un dernier point encore, seigneur Gandalf, histoire de satisfaire ma curiosité. Pour consolider leur dune artificielle, pour empêcher qu'elle ne se transforme en colline errante, les cavaliers utilisent des claies et des pierres. Mais des claies métalliques et pas n'importe quelles pierres : des pierres de taille, des éléments d'édifices, des moellons, des dalles gigantesques. Une ville s'étend tout près d'ici, n'est-ce pas ?

— Déduction facile. Effectivement, derrière les dunes, j'ai découvert les ruines d'une immense cité.

— Et les sauvages qui ont trucidé l'équipage, détruit les appareillages du *Surcouf*, cherchent à dissimuler toute trace de leur forfait. Si d'aventure un autre vaisseau survolait un jour le désert de cette planète, il ne découvrirait qu'un champ de ruines sans intérêt. Ces sauvages craignent donc une autre visite toujours possible. Comportement étrange de la part des natifs de cette planète oubliée, située à la frange de la Galaxie, loin des autres mondes habités.

— Vous connaissez le nom de cette planète ?

— De toute façon, si je vous l'apprenais, il ne vous dirait rien.

Gandalf n'en doutait plus : Falkenberg savait quel était le monde barbare sur lequel *Le Surcouf* s'était posé. Mais il n'avouerait jamais le nom de la planète. L'astronavigateur soupçonnait-il quelque chose d'important ? Avait-il déjà forgé dans sa tête un projet incroyable ? Avait-il déjà décidé, s'il s'en sortait sans encombre, de revenir un jour sur ce monde, dans ce désert ? Pour y chercher quoi ? Pour y percer quel secret redoutable ?

Le jeune homme se sentait toujours nauséux, éprouvait les pires difficultés à réfléchir posément, et surtout, à se souvenir de certaines recommandations expresses. Lors de ses périodes comateuses, il avait été visité et averti. Visité par qui ? Averti de quoi ? Tout danger n'était pas écarté. Mais quel danger subsistait encore ?

Marie-Rose ? Oui, Marie-Rose, elle avait dit : « Personne ne doit savoir, personne ne doit apprendre. » Marie-Rose et... Tobi.

— Vous sentez-vous toujours aussi mal, seigneur ?

Falkenberg s'était penché au-dessus de la couchette, visiblement soucieux. « *Pas de doute, songea le prince, il tient à ma vie.* »

— Non, non. Cela va déjà mieux. Mais...

— Mais... ?

— Je souhaite que toute trace de ces barbares disparaisse dans le vaisseau. Que nul, jamais, ne sache qui provoqua tant de destructions à bord du *Surcouf*.

Sur le visage émacié de Falkenberg, flotta un sourire énigmatique.

— Certes, seigneur. Je le souhaite de même. Nous évacuerons tous les cadavres, toutes les armes antiques utilisées par ces sauvages.

Plus tard, au flanc du *Surcouf* s'ouvrit un étroit sabord. Par le canal d'évacuation, glissèrent plus de dix cadavres qui jaillirent à l'air libre et s'écrasèrent dans le sable déjà accumulé près des tuyères. Des sabres, des arcs, des casques et des masques grimaçants empruntèrent le même conduit.

Au pied du *Surcouf* les guerriers médusés interrompirent leur labeur harassant, poussèrent des cris de colère, bombardèrent la coque de jets de pierres, puis se calmèrent et enfin recueillirent pieusement les corps disloqués ou carbonisés de leurs compagnons.

— Yeux bridés, pommettes saillantes, teint cireux, tous les traits typiques d'une race mongoloïde, avait constaté Falkenberg après avoir arraché un masque. Mais cela n'éclaircit pas le mystère de la présence d'une telle race en ce désert.

Et tandis qu'un autre soir répandait sa fraîcheur bienfaisante entre les dunes stériles, le vent se leva, annonciateur d'une nouvelle tempête.

— Nous nous sommes posés sur cette planète en profitant de la fureur d'un simoun. Notre départ, de même, sera salué par la violence des éléments.

Sur l'unique écran en état de fonctionner, l'image se brouillait, ne présentant plus que des stries informes, sarabandes effrénées d'étincelles ou de points endiablés.

Alors que tous les guerriers travaillant à l'enfouissement du *Surcouf* s'étaient retirés, cherchant un abri efficace contre les gifles de sable, les superstructures du vaisseau frissonnèrent, ses pattes, à demi ensevelies, tressaillirent. Un sifflement strident couvrit un instant le hurlement époumoné de la tempête.

Enfin *Le Surcouf* s'arracha à sa gangue amoncelée, résista vaillamment à la furie de l'ouragan et disparut dans les épais tourbillons de nuées rugissantes.

Dans la cabine du capitaine, Gandalf, pour la troisième fois, avait basculé dans une inconscience floconneuse et ouatée : il flottait. Loin du simoun. Loin du vaisseau. Loin des cadavres à la poitrine éclatée. Des chuchotements se croisaient près de ses oreilles, mais il ne parvenait pas à en discerner le sens. Il ne percevait que bribes informes ou mots isolés : « ... Noël... vin... danger dans la... » Il tentait de nager en direction des chuchotis trop discrets, s'égarait, s'affolait, se repliait sur lui-même, se détendait lentement, ses bras et ses jambes remuant une fumée inconsistante. Il perçut plus distinctement : « Au revoir... Au revoir. » Il sut : Marie-Rose.

Puis un éclair et un choc : il ouvrit les yeux, aperçut la couchette en dessous de lui.

Il flottait, véritablement. Il pensa aussitôt : « *Le Surcouf s'est arraché. Nous avons rejoint l'espace et l'apesanteur.* »

Par la porte ouverte de la cabine, Falkenberg se glissa et son unique bras attrapa Gandalf par une cheville. L'astronavigateur avait aperçu le mince filet de sang qui suintait à la commissure des lèvres du jeune homme. Il s'abstint de toute remarque à ce propos, se contenta de grommeler :

— On descend dans la soute.

Une arme ballottait au ralenti contre la cuisse du manchot.

Ils sinuèrent difficilement dans les coursives, se faulfilèrent par une trappe, avalèrent l'espace d'un niveau inférieur, empruntèrent une seconde trappe, suivirent un dernier couloir.

Poitrine écrasée, souffle court et chuintant, vision vacillante, Gandalf expectora une question douloureuse :

— Pourquoi cette arme à votre ceinturon ?

Ils étaient parvenus à une ultime porte métallique, restée entrebâillée.

— Regardez ces traces sur le sol.

Enfin Gandalf vit les gouttes de sang qui filaient en ligne discontinue tout au long du couloir.

— Mon sang ?

Falkenberg avait empoigné la crosse de son arme.



— Il ne s'agit pas de votre sang, mais de celui d'un guerrier blessé qui s'est réfugié ici, je ne sais comment. Il nous attend. J'espère simplement que sa blessure l'a épuisé et que l'apesanteur le terrorise encore.

Du pied, Falkenberg ouvrit grand la porte. Dans la pénombre, se profilaient les contours massifs de multiples containers arrimés.

— J'étais descendu ici une première fois pour vérifier le bon état des bacs cryogéniques. J'ai aperçu le sang qui maculait la coursive. Mes vérifications se sont arrêtées là.

Entre ou au-dessus des containers, nulle forme ne flottait.

— Peut-être se tient-il à droite ou à gauche de l'entrée. Ou juste au-dessus.

— Et s'il était déjà mort ?

À peine la question posée, Gandalf hoqueta et une bave rougeâtre se répandit sur son menton.

— Nous ne pouvons attendre indéfiniment ici. Vous risquez de claquer d'une minute à l'autre par hématomèse. Seule la cryogénie peut enrayer votre agonie, la suspendre. Et je veux vous garder vivant.

Le pied de Falkenberg s'appuya sur une poignée métallique du couloir, le manchot se propulsa avec le plus de force possible à l'intérieur de la cale, rebondit contre un container, tournoya sur lui-même, l'arme toujours pointée. Gandalf se souvint alors de l'avertissement :

« Prends garde à qui se cache dans ton navire. » Mais aussi de la promesse : « Tu vivras ! »

Cherchant à se maintenir le plus près possible du plafond, Falkenberg revenait vers l'entrée de la soute immense, ne cessant de tordre sa nuque dans tous les sens, prêt à faire feu.

— Le sang ! Je n'ai qu'à suivre les traces ! Je finirai par découvrir derrière quel container ce salopard se cramponne !

Alors, surgissant d'un bloc de ténèbres, l'ennemi jaillit en hurlant juste derrière Falkenberg, l'épée en avant. Le manchot tenta de tournoyer sur lui-même, ne put se stabiliser, et le fer étincelant s'enfonça profondément sous son menton, traversa la tête, creva le sommet du crâne. Le barbare ne put ralentir son vol, heurta violemment le corps de l'astronavigateur, esquissa avec lui quelques figures chaotiques d'un ballet aérien et ensanglanté.

Pendant que le guerrier, bras tordu, cassé, se contorsionnait pour retirer la lame de son épée, Gandalf s'était propulsé à son tour dans la soute, avait happé au vol l'arme qui flottait en dessous des adversaires emmêlés. Il tira au jugé, balaya tout l'espace de jets fulgurants. Quand enfin les deux corps confondus s'embrasèrent, le jeune homme lâcha son arme et se laissa dériver en sanglotant.

— N'avais-je pas raison ? murmurait le visage souriant de Marie-Rose. Je te l'avais bien dit que tu vivrais.

Gandalf n'avait plus de corps. Son esprit répandu se confondait avec l'infini. Et dans la courbure de cet infini, filait un gazouillement enfantin, un babillage de petite fille bavarde.

— Je sais que tu es très malade, monsieur. Tu as beaucoup souffert. Je te remercie pour tes derniers efforts. D'ailleurs tu oublieras.

Derniers efforts ? Expulser dans l'espace les corps de Falkenberg et du dernier guerrier...

Mémoire qui s'effiloche dangereusement, ne conservant que des bribes discontinues. Si la soute n'avait pas été équipée elle aussi d'un sas d'évacuation, jamais le jeune homme n'aurait trouvé la force de remorquer les deux cadavres.

— Tu dors dans un lit curieux. Et froid. Si froid ! Mais tu ne sens même pas ton univers glacé.

Gandalf avait cherché longtemps les bacs cryogéniques. Il avait dévissé tant de plaques métalliques entre les containers avant de trouver ! Il s'était glissé dans une cuve. Au-dessus de son corps à demi flottant, s'était refermé un couvercle de cristal à la courbure aveuglante. Il s'était endormi sur une ultime vision : dans le reflet livide du cristal moqueur, un flot purpurin s'était échappé entre deux lèvres exsangues, avait noyé deux joues caves.

— Au revoir... Au ...

Fin des chuchotis.

Alors, dans la courbure du cristal ou celle de l'espace, s'incurva, gigantesque, une face barbue, mafflue et grimaçante.

Gandalf avait déjà vu ce visage vultueux et boursoufflé de colère.

Celui du Père Noël ?

Oui, sans doute.

Mais aussi : visage antérieur de quelqu'un que le jeune homme avait certainement connu. Personnellement ? Souvenir fragile. Dérive de quel ailleurs vague ou improbable ? Leçon mal apprise.

Et la face immense hurlait, proférait des menaces.

Inaudibles.

Car le jeune homme n'entendait plus.

Corps solidifié.

Esprit éteint.

Longtemps le vaisseau fila dans l'espace son sillage invisible, emportant pour une destination aléatoire son unique passager congelé.